

tenir à une infime minorité qui n'a pas le rêve de dominer mais au contraire celui de rassembler. Vouloir réunir, réconcilier, vouloir comprendre l'attitude des uns et des autres... Tout cela fait indéniablement partie de mon histoire, de ma personnalité, de mon identité. Il y a donc cette empathie doublée d'une inquiétude, qui est chez moi innée, mais qui s'est également développée lorsque j'ai commencé à me consacrer à la littérature. Pour écrire un roman, il faut avoir de l'empathie envers tous les personnages, même ceux dont on ne partage pas les opinions ni les valeurs.

Est-ce que le fait d'être entré à l'Académie française, avec la forme de reconnaissance que cela suscite, celle d'un « immortel », a changé votre rapport à l'écriture ?

Je ne pense pas avoir réellement changé. Si je n'avais pas été élu à l'Académie, je n'aurais évidemment pas écrit mon tout dernier livre, puisqu'il est consacré à mes prédécesseurs sur le 29^e fauteuil¹. Mais à part cela, je n'ai pas le sentiment d'avoir changé mon attitude par rapport à l'écriture. Je ne pense pas que ce soit une bonne chose de changer en fonction d'événements extérieurs à sa propre écriture. Si un écrivain veut être cohérent, il faut que la logique qui gouverne sa vie et son écriture soit celle de la littérature et rien d'autre. Cela a toujours été mon credo.

Remerciements à Léa Laügt et à Christophe Martin pour leur précieux concours dans l'élaboration de cet entretien.

1. Un fauteuil sur la Seine. Quatre siècles d'histoire de France, Grasset, mars 2016.

POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF

ROMANS

1986 : *Léon l'Africain*, Jean-Claude Lattès.
1988 : *Samarcande*, Jean-Claude Lattès.
1993 : *Le Rocher de Tanios*, Grasset.
2000 : *Le Périple de Baldassare*, Grasset.
2012 : *Les Désorientés*, Grasset.

ESSAIS

1981 : *Les Croisades vues par les Arabes*, Jean-Claude Lattès.
1998 : *Les Identités meurtrières*, Grasset.
2004 : *Origines*, Grasset.
2009 : *Le Dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent*, Grasset.

LIVRETS D'OPÉRA

- *L'Amour de loin* de Kaija Saariaho – création mondiale en août 2000 au festival de Salzbourg.
- *Adriana Mater* de Kaija Saariaho – création mondiale en avril 2006 à l'Opéra Bastille.
- *La Passion de Simone*, oratorio de Kaija Saariaho – création mondiale en novembre 2006 au Jugendstiltheater de Vienne.
- *Émilie* de Kaija Saariaho – création mondiale en mars 2010 à l'Opéra de Lyon.

AMIN MAALOUF EN HUIT DATES :

1949 : naissance à Beyrouth.
1976 : exil en France.
1981 : première publication, *Les Croisades vues par les Arabes*.
1986 : publication de son premier roman, *Léon l'Africain*, grand succès de librairie.
1993 : prix Goncourt pour *Le Rocher de Tanios*.
1999 : prix européen de l'essai Charles-Veillon pour *Les Identités meurtrières*.
2011 : élu au fauteuil 29 de l'Académie française.
2012 : publication des *Désorientés*.

NECTART

PLACE DES ARTISTES

Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. À partir de deux questions auxquelles ils peuvent répondre (ou non) très librement : À quel moment et dans quelles circonstances avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ? Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?

ISABELLE BONI-CLAVERIE

« **C'est peu et c'est déjà beaucoup** »

Je n'ai jamais pensé que l'art, *a fortiori* un film, pouvait changer le monde, uniquement la perception que nous en avons, et c'est déjà beaucoup.

Les artistes saisissent un état du monde à un moment particulier et le donnent à voir, à entendre, à sentir après l'avoir passé au filtre de leur sensibilité. Parfois on dit qu'ils sont en avance sur leur temps. En réalité, selon moi, ils captent ce qui est déjà là mais n'est pas encore rendu perceptible au plus grand nombre. Créateurs, nous sommes comme de grands insectes au corps translucide – il faut bien nous laisser traverser – et aux antennes frémissantes.

Une part plus lourde s'opère quand il s'agit ensuite de transformer l'inspiration en une œuvre tangible. Descendre en soi, creuser, approfondir, modeler la matière, parfois lutter avec elle, payer le prix des émotions, et remonter et tailler encore dans ce qu'on a créé pour le rendre lumineux au public. Métaphoriquement, le travail d'un artiste s'apparente pour moi à celui d'un mineur de fond, avec comme pour le mineur le courage que demande cette descente dans les profondeurs, et comme pour le mineur le risque de s'y faire ensevelir.

C'est peut-être en cela que les artistes sont indispensables à ceux-là mêmes qui les jugeraient socialement inutiles. Ils épargnent au plus grand nombre d'avoir à effectuer cette traversée périlleuse. Ils en offrent le résultat. Ils ont cette générosité-là. Quitte pour certains à ne pas retrouver le chemin vers la surface.

En tant que cinéaste, il m'est arrivé de vivre cette rencontre profonde avec le public.

C'était un court-métrage (*Pour la nuit*) qui soudain donnait forme au ressenti similaire de jeunes femmes confrontées au deuil. Plus récemment, c'est un documentaire (*Trop noire pour être française ?*) qui met des mots, des images, du sens sur les discriminations qui sont faites aujourd'hui encore à la minorité noire de notre pays. Mon film ne changera pas le sort des Noirs de France, mais il a donné une voix, un visage à ceux qui d'ordinaire sont invisibilisés ou n'ont pas la possibilité de s'exprimer publiquement. Il a permis à plusieurs centaines de milliers de spectateurs d'un peu mieux appréhender les fractures raciales, en réalité politiques, qui minent notre société. C'est peu et c'est déjà beaucoup. À chaque fois ces rencontres m'ont permis de penser que ce que je faisais n'était pas tout à fait inutile.

NECTART

Isabelle Boni-Claverie est scénariste et réalisatrice pour le cinéma et la télévision. Elle vient de réaliser un documentaire, *Trop noire pour être française ?*, coproduit par Quark Productions et Arte et diffusé le 3 juillet 2015. Son talent de narratrice s'est d'abord exprimé par la littérature. Elle a 18 ans quand son premier texte, *La Grande Dévoreuse*, lui vaut d'être la deuxième lauréate du prix du Jeune écrivain de langue française. Sa rencontre avec la réalisatrice Claire Denis la convainc de faire du cinéma. Après des études de lettres modernes à la Sorbonne et d'histoire de l'art à l'École du Louvre, elle entre à la Fémis où elle réalise son premier court-métrage, *Le Génie d'Abou* (1998), qui voyagera dans de très nombreux festivals à travers le monde et recevra une mention spéciale du jury au festival international du court-métrage d'Abidjan. En 2004, elle réalise un moyen-métrage, *Pour la nuit*, sélectionné dans plus de 30 festivals internationaux et couronné de nombreux prix. Entre 2005 et 2006, elle travaille régulièrement aux États-Unis où l'acteur et producteur Danny Glover lui demande d'adapter pour le cinéma le roman de Valérie Tong Cuong, *Où je suis* (Grasset), qui devient *Heart of Blackness*.

Isabelle Boni-Claverie a co-écrit le téléfilm de Mahamat-Saleh Haroun, *Sexe, gombo et beurre salé*, une comédie diffusée sur Arte en 2007. En 2008 et 2009, elle a été co-auteure et directrice de collection de la série quotidienne *Seconde chance* (TF1), première série française à être sélectionnée aux Grammy Awards. Elle participe depuis lors à l'écriture de séries grand public telles que *Sœur Thérèse.com* (TF1), *Cœur océan* (France 2) ou *Plus belle la vie* (France 3). Trois fois lauréate de la bourse Beaumarchais (SACD), elle est aussi bénéficiaire de la bourse Brouillon d'un rêve (SCAM) et du fonds d'aide au scénario du festival du film d'Amiens.

Plus d'éléments sur <http://www.boniclaverie.com>

© Gentil

PHILIPPE GUIONIE

« Libre de mes choix et de mes engagements »

Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ? La réponse est évidente pour moi. D'un postulat de départ, elle est devenue une raison d'être : je suis devenu photographe pour être libre. Libre de mes choix et de mes engagements.

Historien de formation, je revendique une photographie documentaire autour des thèmes de la mémoire et des constructions identitaires. Depuis presque vingt ans, mon postulat photographique est de poser des visages sur des mémoires humaines qui n'en ont pas en associant souvent photographies et enregistrements sonores. Je tente d'écrire en photographie une histoire humaine et de l'inscrire dans le temps, celui de la mémoire partagée et celui du temps présent, sachant qu'il n'est jamais facile de photographier la mémoire des hommes. J'aime la photographie pour ses vertus. Elle est la preuve et l'expérience. Elle est le temps et le voyage. Depuis deux décennies, je photographie notamment l'Afrique et ses diasporas, sans exotisme malvenu, sans tropisme débridé, mais avec une empathie assumée.



© Philippe Guionie/Myop

Parallèlement à mes activités de photographe, j'ai ressenti très tôt le besoin de transmettre, de partager certains savoirs et d'accompagner les artistes locaux dans leurs créations. De 2012 à 2015, j'ai encadré une série de trois workshops au Centre culturel franco-nigérien Jean-Rouch à Niamey, capitale du Niger. Une formidable aventure humaine et photographique ! L'ambition était de constituer un groupe de photographes nigériens, de les accompagner dans une démarche de création personnelle et subjective au plus proche des enjeux de la création contemporaine, et de les faire connaître à l'étranger. En trois ans, nous

avons réussi cette mission puisque leurs travaux ont été exposés en sélection officielle à la Biennale africaine de la photographie à Bamako en novembre 2015. C'était la première fois que le Niger était représenté à ce rendez-vous majeur de la photographie sur le continent !

En photographie, la nature de l'échange entre le photographe et le modèle détermine souvent de manière significative la production photographique qui est ensuite donnée à voir. L'un des axes majeurs de création de ces workshops successifs était le thème de « l'Autre » : un thème difficile à traiter né d'un constat fait dès 2012, à savoir que ces photographes éprouaient certaines réticences à aller vers autrui, à le photographier dans un échange conscient entre le photographe et son modèle, à immortaliser certaines parties du corps et du visage. Jean-Paul Sartre disait : « Les autres, c'est l'enfer. » Chacun a tenté de répondre à cette citation en interrogeant l'identité, le corps, l'intimité, en tentant de rendre visibles les sensations et les sentiments, non par systématisme ou par contrainte mais en expérimentant sa propre distance au sujet, tant d'un point de vue « physique » que « psychologique ». Ce ne fut pas sans certaines difficultés, liées notamment aux codes et autres représentations culturelles propres aux sociétés sahéliennes. Lors de nos échanges constructifs, parfois douloureux, toujours sensibles, je n'oublierai jamais le regard de Fati Seyni, l'une des rares femmes à pratiquer la photographie au Niger. Artiste peintre, Fati utilise la photographie dans sa pratique picturale. Femme de caractère, elle s'est intéressée exclusivement

aux femmes de sa concession. « Femmes de demain » est une série associant intimité et identité, mêlant empathie et espoir.

À l'issue de cette série de workshops et de l'exposition finale à la Biennale de la photographie à Bamako, ces photographes nigériens ont décidé de poursuivre leur aventure commune en créant le collectif Hazzo (ce qui signifie « le jour se lève » en haoussa, l'une des langues du pays). L'histoire leur appartient maintenant, mais je me souviens ce jour-là avoir ressenti en mon for intérieur une sensation à la fois douce et enivrante que quelque chose venait de changer...

NECTART

Historien de formation, **Philippe Guionie** est photographe, membre de l'agence Myop et représenté par la galerie Polka à Paris. Auteur de plusieurs ouvrages sur les thèmes de la mémoire et des constructions identitaires, ses sujets personnels sont présentés dans des galeries et festivals, en France et à l'étranger. Lauréat de plusieurs prix photographiques dont le prix Roger-Pic 2008 pour la série « Le tirailleur et les trois fleuves », il est chargé des cours de sémiologie de l'image à l'École de formation aux métiers du multimédia et de la photographie (ETPA) à Toulouse, et encadre de nombreux workshops en France (Rencontres d'Arles) et à l'étranger. En 2015, il a été commissaire de l'exposition « Koudjina en héritages » aux Rencontres de Bamako, Biennale africaine de la photographie, et directeur de la résidence 1+2 à Toulouse (1plus2.fr).

RENJ EUX CULT URELS